



Les Grandes Occasions

Alexandra
Matine

Les Avrils

*À Jaimie, à Simon.
Pour ma grand-mère, Claude.*

*Il y a toujours dans les familles un défaut
par où la famille fout le camp, sort d'elle-même.*

Marguerite Duras

Aujourd'hui, Esther va mourir. Ou demain. Ou dans quelques jours. On ne sait pas.

Il y a eu des conversations avec les médecins, qui disent que les organes fonctionnent, qu'il n'y a pas d'activité cérébrale, qu'à part *ça* elle est en bonne santé. Ils disent « à part *ça* ». Ils disent qu'ils peuvent la maintenir en vie. Qu'ils peuvent continuer à la maintenir en vie. Ils demandent à la famille si elle le souhaite, malgré *ça*. Quand les médecins quittent la chambre, c'est le silence. C'est à la famille de décider.

La famille est debout, comme posée autour du lit. Autour du corps d'Esther, légèrement redressé sur le lit incliné comme si elle allait se lever. Son crâne est enroulé dans la gaze et les bandages, des tubes fins et des plus gros s'accrochent à sa poitrine, à ses poignets, à ses tempes et ailleurs, sous les draps. Une mèche blonde sort de ses bandages parce que Carole a voulu revoir ses cheveux. Ses yeux sont paisibles sous les paupières mauves. Elle a les lèvres sèches et pâles.

Il y a le silence, qui couvre le bruit des machines, qu'ils n'entendent plus. Il y a le parfum cuivré d'Esther qu'eux seuls devinent encore sous l'odeur piquante et glacée de l'hôpital. Il y a un unique bouquet de fleurs, dont on ne sait qui l'a offert, qu'on a foutu dans un vase, toujours emballé dans son plastique. Dans le coin, près de la porte, il y a une valise avec des vêtements pour quand Esther sortira. Personne ne l'a ouverte.

C'est à la famille de décider. Tous les yeux sont tournés vers Reza. Parce que c'est le mari, parce qu'il est médecin, parce que c'est ce qu'Esther aurait fait. Alors, les yeux rouges et gonflés, ses quatre enfants le scrutent. S'ils ne sont pas d'accord avec la décision, ils le diront. Mais inutile de le contredire par avance. Reza observe le visage d'Esther en lissant ses cheveux blancs vers l'arrière. Les quatre enfants se rassurent à coups de larmes, de mains qui serrent des épaules, de mouchoirs qui se tendent, de longs regards qui cherchent une réponse dans les regards des autres. Personne ne parle pour ne pas dire une phrase irréversible. Reza lisse ses cheveux une dernière fois, d'un geste lent qui voudrait durer une éternité.

Reza a décidé. Il arrête de pleurer. Ses enfants sont d'accord. C'est à la famille de décider, et pour la première fois depuis des années, ils sont tous d'accord.

Vanessa, la cadette, a voulu demander : « On peut attendre encore un peu ? » Mais à la place elle a dit dans un souffle : « C'est si soudain. »

Longtemps, Esther avait rêvé de revoir sa famille réunie. Devant elle, à présent, sans qu'elle puisse le voir, prend forme le tableau rêvé ; la tapisserie secrète devant laquelle elle avait agenouillé sa vie, et dont, du matin au soir, année après année, elle avait tissé les fils de soie colorés. Sa famille, c'était son œuvre inachevable ; elle les avait noués les uns aux autres, les fils avec les belles-filles, les femmes et leur beau-père, les petits-enfants et leurs oncles et leurs tantes, autant de fils fragiles entre lesquels, avec amour et patience, elle avait laissé ses doigts s'emmêler. Des milliers de petits nœuds délicats dont parfois un, malgré elle, se brisait avec un bruit sec, presque imperceptible, tic, comme une fourmi qu'on écrase.